

« Faut y croire pour le voir »

Patricia Belzil

Numéro 58, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27382ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (1991). Compte rendu de [« Faut y croire pour le voir »]. *Jeu*, (58), 204–205.

elle sortait ses vidanges») sont à la base de ce texte hautement musical, pour lequel d'ailleurs la mise en scène réclame un comédien-musicien, un véritable performeur, qui chante et joue, au piano, la musique d'ambiance.

Ce qui préside à l'entreprise de Joël da Silva, c'est le plaisir pur, autonome, l'imagination débridée. Faut-il préciser que, malgré ce parti pris — ou à cause de lui, précisément — on apprend beaucoup à le fréquenter? On se frotte au rythme, à la liberté d'imaginer, de jouer avec les mots, et on y retrouve nos peurs, nos délires enfantins. Pour toutes ces raisons, les adultes, autant que les enfants de cinq à douze ans à qui cette histoire s'adresse, sortent réjouis de cet univers. La formule mise en œuvre ici est si rafraîchissante qu'on se prend à souhaiter toute une série inspirée des contes qui ont marqué notre enfance : il y aurait un plaisir garanti dans un *Petit Poucet* ou un *Hansel et Gretel* revus et corrigés par l'humour et l'esprit fins de Joël da Silva.

Un phénomène nouveau de répertoire de théâtre jeunes publics émerge; la reprise à l'automne 1990, par le Théâtre des Confettis, de *Pleurer pour rire* de Marcel Sabourin, que le Théâtre de la Marmaille avait créé en 1980, en est un signe. *La Nuit blanche de Barbe-Bleue* est à inscrire à ce répertoire : car si Joël da Silva a incontestablement marqué le personnage de Benoît Dagenais, et qu'un autre comédien aurait à se mesurer au spectre du créateur du rôle, il n'en demeure pas moins que l'auteur performeur a laissé, au-delà de la représentation, un texte éminemment riche, désopilant, que l'on souhaite voir monté à nouveau.

Notons au passage que les éditions de textes de théâtre jeunes publics chez VLB procurent un pur plaisir visuel : le format carré, la mise en page aérée, les dessins et les photos du spectacle en font des objets très attrayants, comme les livres de contes. On voudra les offrir aux enfants, pour leur donner le goût de la lecture et celui, sans doute, du théâtre.

patricia belzil

«faut y croire pour le voir»

Texte d'Yves Masson, Montréal, Leméac, 1990, 90 p.

fil d'ariane

Ariane, l'adolescente de la pièce d'Yves Masson, s'évertue à faire comprendre à son père, Benoît, que la vraie vie est ailleurs, sur une autre planète et qu'il faut atteindre des niveaux de conscience supérieurs (elle en est au deuxième, alors que son père, qui est «presque mort dans sa tête», en tout cas qui «s'en retourne», selon les expressions de sa charmante fille, semble condamné à demeurer au premier niveau, platement terre à terre). Désespérée, à la recherche d'un sens à l'existence humaine, Ariane lance un appel plein de foi aux extra-terrestres pour qu'ils l'emmènent en voyage cosmique. Paco, l'un d'eux, vient la chercher, mais elle finit par décliner l'invitation pour suivre sa mère à New York. La vraie vie est ailleurs, loin de l'appartement de son père ou, plus prosaïquement, aux États-Unis... Ainsi, à l'issue de la confrontation entre le père et la fille, Ariane redescend sur terre, tandis que Benoît, guidé par Paco, atteint la conscience troisième et entreprend de vivre davantage ses rêves, de lutter contre la routine... et son ulcère d'estomac.

Conflit des générations, communication déficiente, élévation spirituelle et recherche d'identité sont les thèmes (éternels) auxquels touche ce texte, avec un peu d'insistance et une volonté d'aller à l'essentiel qui prive l'ensemble de réalisme. Du début à la fin, Ariane se complait dans sa mauvaise humeur, son impertinence, soignant son image de fille impolie, aussi éloignée qu'il se peut de la candeur; on comprend mal que Benoît consente si facilement à se convertir à l'ésotérisme de sa fille, à suivre, comme le suggère d'ailleurs la symbolique du nom de l'adolescente, le fil d'Ariane qui le mènera

Yves Masson.



à la vérité. Néanmoins, malgré ce retournement dramatique un peu abracadabrant, justifié d'une part par l'intervention cosmique de Paco et, d'autre part, par les impulsions propres à l'adolescence, le texte d'Yves Masson, par son parti pris pour les adolescents et leur soif d'absolu, leur parle leur langage et ne cède à aucune gentillesse qui pourrait ressembler, même de loin, à de la condescendance à leur égard, ou à l'égard de leurs «vieux» parents.

patricia belzil

«faust et antigone, ou le roman-spectacle»

Texte de François Coupry, Paris, les Presses de la Renaissance, 1989, 202 p.

entre théorie et création

Moderne ou postmoderne, selon la dernière dénomination à la mode? Il pourrait paraître facile de trancher la question. Si l'on s'accorde pour reconnaître que le moderne, dans sa volonté, procède du désir tout cartésien de «recommencer tout de nouveau dès les fondements» et que le postmoderne, lui, s'engendre d'une volonté non moins similaire de confondre les genres et d'abolir l'Histoire, ce mur d'incompréhension, le choix paraît vite et facile à faire : construit sous la forme de dialogues entre une bonne cinquantaine de personnages, troué de moments choraux, le texte se présente pourtant comme un mélange des genres. «La théorie devient un roman, l'essai une comédie, la fable un poème tragique.» Quant aux personnages qui gravitent autour de nos deux héros éponymes, ils vont, mais la liste n'est pas exhaustive, de ces figures littéraires que sont Jésus-Christ — eh oui, J.-C. est bel et bien une telle figure littéraire, quoique dans notre texte il protestera lui-même de n'être point un «personnage de roman» —, Don Quichotte et Œdipe évidemment, comme simple papa de l'Antigone en question, à Maria

Chapdelaine (*sic*), Othello, Philip Marlowe, détective connu, Phèdre (de Racine : la dame en noir), Charles et Emma Bovary, mais aussi, et j'en passe, Gaston Lagaffe, Lucky Luke et Izngoud! On le voit, la confusion, mais le mot n'est pas nécessairement négatif, y est à son comble : confusion des «genres» dans une forme dramatique dialoguée, et donc théâtrale, entre des personnages littéraires et de bandes dessinées, qui se présente pourtant, dans son sous-titre, comme un «roman-spectacle».

Moderne ou postmoderne? Avant de tenter de répondre à la question, demandons-nous précisément ce dont il est question dans ce long polylogue de 202 pages. Essentiellement de deux choses : de théories tout d'abord qui portent sur le phénomène de la création littéraire, mais dans la bouche de personnages ainsi précisément créés, et, en contrepartie, du gouffre qui les sépare, parce qu'ainsi précisément créés, de la «vie» ou plus généralement du supposé «réel». Antigone, par exemple, est-elle la fille d'Œdipe ou de Sophocle? Il y aurait lieu de se poser la question si l'on se souvenait de l'aphorisme de Derrida selon lequel «le poète commence au poème dont il est aussi le père». Mais ici, force nous est d'avouer qu'il y a quelque naïveté : que peut-il en être, en effet, d'une «vie» ou d'un supposé «réel» de référence qui ne seraient pas littéralement transis parce qu'ainsi précisément donnés par telle ou telle configuration du champ de l'imaginaire? De même, et dans la foulée de la même question, se souvient-on encore que le supposé «complexe d'Œdipe» est le pur produit de la transposition dans un espace judéo-chrétien viennois du XIX^e siècle d'une mise en scène inventée pour le plaisir tragique des Grecs? Enfin, lorsqu'il est question de théories littéraires, et même de l'origine de la création littéraire et théâtrale — un singe qui se dédouble dans la bouche de Faust —, on fait référence à Platon et à sa théorie de la «mimésis», mise par ce dernier dans la bouche du Socrate de la *République*, mais pourquoi, est-on immédiatement porté à penser, Socrate lui-même, pourrait-on dire, ne fait-il pas partie de cette fresque, lui qui partage avec J.-C. le trait remarquable d'être omniprésent dans nos lettres tout en n'ayant jamais écrit une seule ligne?